

## L'amour démaquillé

Dominique Denis

Number 125, Winter 2004–2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41197ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Denis, D. (2004). Review of [L'amour démaquillé]. *Liaison*, (125), 51–51.

# L'amour démaquillé

Dominique DENIS

CE QUI SUIT EST UNE CRITIQUE subjective. Ou, si vous préférez, un regard objectif... qui louche. Ce qui le serait d'ailleurs (louche, *that is*), si le regard en question ne se posait pas sur Desbiens, Patrice de son prénom, poète de son métier.

Peut-être est-ce un simple concours de circonstances, mais *grosse guitare rouge* m'a surpris en plein ménage physique et spirituel. Alors que je m'appliquais à boucler un chapitre de vie pour mieux en entamer un autre, Desbiens rappliquait avec cette histoire d'amour dans le désordre, imposant une logique qui se fout bien d'être chronologique. Sur la page comme dans le disque, il nous lance ses vers comme un miroir, le genre de miroir dont on croit d'abord qu'il est déformant, pour ensuite comprendre qu'il rend à la vie tordue ses proportions exactes. Et quiconque aborde ce poème d'une redoutable économie risque de recevoir le même choc salutaire.

*la chambre est  
grande comme  
la mer*

*le lit est notre  
radeau*

*si on tombe  
on meurt*

Parlons-en, d'économie. En matière de langage poétique, rien n'est plus difficile que d'aspirer à la simplicité sans déraiper dans l'insignifiance, une leçon que les imitateurs de Desbiens auraient intérêt à retenir. Quant à ceux chez qui la volubilité est au mieux un masque, au pire une pathologie (qui, moi ?), ils recevront la nudité de *grosse guitare rouge* comme une gifle. Dépeignant un huis clos amoureux d'autant plus étouffant qu'il n'offre aucune soupape de sécurité (« physique et sans issue », aurait dit Gainsbourg), l'écriture de Desbiens scrute l'intimité du « je » et du « tu » au point où le lecteur se voit transformé en voyeur. Quant à la guitare judicieusement désaccordée de René Lussier, contrepoint blues au propos, elle installe les décors, s'occupe du cadrage et sert le whisky.

*nos langues  
s'allongent  
sur le lit*

*de temps en  
temps  
l'une d'elles  
se réveille  
et regarde*

*l'autre*



Il est de mauvais goût de rappeler que l'amour, comme le soccer, est un jeu de positions, mais c'est un fait incontournable. Sans s'en excuser le moindrement, *grosse guitare rouge* nous place, en tant que lecteurs et donc témoins, suffisamment près des ébats pour que nous en ressentions le flux et le reflux, mais assez loin pour en préserver l'intimité ou la solitude, quitte à rappeler – cruelle leçon – que les deux cohabitent souvent au cœur de nos vies. Appelons ça les blues de Desbiens : mi-plaie, mi-baume, tantôt gueulés, tantôt murmurés, ils se permettent tout, sauf le mensonge.

*mon corps est  
une prison et  
dans chaque  
cellule  
un homme  
braille en se  
branlant*

Ce qui contribue à ce malaise que Desbiens prend plaisir à provoquer, c'est la voix du « je » en question, qui, vous l'aviez deviné, n'est autre que la sienne. Quiconque a pu l'entendre lire ses œuvres est frappé par la symbiose entre la gueule, le stylo et la voix, comme si l'encre lui coulait de la bouche. Transformant cette diction pâteuse (certains diraient paralytique) en puissant outil d'expression, le poète arrache un sens à ces images, nées du frottement inattendu des sons sans liens préalables.

*tu es l'Irlande  
avec des guirlandes  
de grenades  
dans les cheveux*

Mieux que la plupart de ses homologues, ceux qui *perlent* comme ceux qui *charchent*, Desbiens explore la dimension charnelle des mots, la complémentarité entre la langue qui parle français et celle qui *frenche* (l'image est de lui, je n'ai aucun mérite). C'est ce qui fait de *grosse guitare rouge* un brillant exercice érotico-poétique, dans le sens où son érotisme devient poésie et vice versa : au-delà de l'homme et de la femme, au-delà du « je » et du « tu », ces deux langues entrelacées deviennent les protagonistes d'un huis clos parallèle, mais non moins fascinant. ■

*Chroniqueur musical depuis une douzaine d'années, Dominique Denis consacre sa matière grise à la rédaction de critiques hebdomadaires dans L'Express de Toronto, lorsqu'il n'anime pas Mélofolie, une émission d'été sur les ondes de la Chaîne culturelle de Radio-Canada.*